

Cerisy-la-Salle

13 — 20 Juillet 2018

La psychanalyse : anatomie de sa modernité (Laurence Kahn)

Le genredesexe fini et infini ou Du genre à l'identitaire

Ci-après l'intervention telle que prévue. Celle donnée et largement modifiée, sur place, sera publiée dans les actes du Colloque avec sa retranscription.

1. Introduction
2. Vers l'identitaire, entouré de trois figures de langue
3. L'identitaire, trauma et facteur
4. Rejoindre la subjectivité de son époque
5. Conclusion

Introduction

L'invitation que j'ai eu le plaisir d'accepter, il y a presque un an et demi, m'a mis au travail immédiatement, et m'a aussi prodigieusement embrassé d'une langueur monotone. Il m'a fallu de longs mois à penser que me mettre à écrire serait un bon début... sans que rien ne se passe, du tout. Puis, j'ai compris que cette invitation valait, me concernant, convocation, sur le signifiant genredesexe qu'est le *geschlecht*. Car j'ai conclu sur ce mot le texte de mon premier livre. C'est d'ailleurs ainsi que le titre de mon intervention s'est décidé, par l'une des dernières phrases du bouquin : *Das endliche und das unendliche geschlecht*. (Das, Die). De cette qualité double, contradictoirement double sans contraire du fini et infini de la cure, que Freud et d'autres depuis tentent d'éclairer pour saisir un peu de ce qui nous détermine à fonctionner comme analyste pour un autre.

Le rapide parcours que je vous propose aujourd'hui vise à reprendre ce que l'accueil du genre dans le champ analytique permet de penser sur le sexe, sur l'identité, et depuis peu puisqu'il s'est imposé à moi sur l'identitaire dans leur rapport à la psychanalyse et la psychanalyse avec eux, le tout en écho de mes lectures de quelques travaux de Laurence Kahn et de quelques petites choses déjà abordées ici même depuis quelques jours. Ceci n'engage pas obligatoirement notre discussion à suivre sur ce point central qui m'occupe désormais qu'est l'identitaire, car le genre à lui seul occupe bien assez les esprits sans besoin de s'engager trop loin dans ses ramifications pour soutenir les échanges.

L'objectif de mes précédents travaux était de montrer en quoi le genre est une voie privilégiée de mobilisation psychanalytique des éléments et des coordonnées d'agencement du rapport à la jouissance et à la fonction phallique pour un sujet — formulation bien lacanienne. Autrement dit, tel que je l'ai écrit : le genre comme voie analytique d'accès à la sexualité par la levée du sexe que le genre permet. La sexualité étant ici à entendre strictement pour ce qui situe les corps que la biologie sexuelle, situation dans le paysage des jours du monde phallique. Et *le sexe* comme ce qui obstrue d'ordinaire l'accès à la sexualité, d'être produit par un démenti du *réel du sexe* — partie du sexuel —, opération défensive qui lui confère sa double qualité d'objet symbolique et d'instance imaginaire.

Le genre, qui se repère cliniquement comme objet imaginaire et processus symbolique, permet que se compose/recompose ce qui de la Chose engage l'être vers sa première possibilité de sujet que le sexe vient nouer de façon bien précaire, puisqu'il se constitue comme un processus impossible de cicatrisation du réel — du *réel du sexe*, en l'occurrence.

Appuyé sur mon expérience clinique d'alors j'ai avancé, avec et Freud et Lacan, une proposition de définition et des coordonnées du genre dans le champ analytique. L'enjeu principal était d'ouvrir la discussion naissante sur le genre dans les bavardages psychanalytiques, au crédit d'une véritable situation métapsychologique du genre, ceci distinctement de l'appréciation politique et rhétorique qu'il permet par ailleurs et dont certaines théorisations identifiées à la psychanalyse se sont fait une spécialité — en jetant bébé et eau du bain un peu rapidement à mon goût, le bébé étant Freud, le bain la psychanalyse.

D'une manière générale, le genre est, pour chaque un. e, une possibilité de mobiliser ce qui du sexe mérite d'être révisé, et ce qui du sexe demande à être remis — l'ambivalence des termes, ici, soutient un art de l'obsolescence de langue analytique qui peut échapper à sa programmation, car toute obsolescence n'est pas programmée, celle qui frappe la langue psychanalyse, à l'occasion, est une invitation à l'art du dire en retour, où l'écoute constitue la première réponse à une parole émise. Cela se faisait, bien sûr, avant que le signifiant genre connaisse l'ascension et la carrière que nous savons. Mais toute nomination fait exister ce qui auparavant demeurait à l'ombre. Ce que celle-ci fait advenir au symbolique doit être accueilli en tant que tel, comme fragment d'un réel enfin disponible à la réalité de l'expérience. Que le signifiant genre soit advenu nous rapporte une histoire d'où elle était maintenue au secret de notre conscience — et pas seulement à l'oubli, aussi sur le mode du refus — : celle d'un signifié auparavant ballotté dans les travées du langage que la parole n'était pas en mesure d'épingler à la surface du dire. Que la performativité ait été à ce point convoqué par le genre depuis trente ans n'est pas un hasard, la vérité qu'elle saisit à l'énoncé s'est imposée : restait à savoir si sa détermination allait s'ouvrir en accès ou se réifier en acte, et apprécier en quoi l'avènement du signifiant « genre » était, ou non, le produit d'un retour critique du savoir sur le sexuel que l'expérience psychanalytique a mis en circulation. Je soutiens que le genre est un produit de ce retour.

Le signifié de « genre » est un déplacement du sexe. Un déplacement du sexe d'où nous pouvons soutenir la défense des processus analytiques que les productions dites de subjectivités, et celles identitaires du discours ambiant, nourrissent tout en embolisant paradoxalement la parole du sujet. Se raconter, parler de soi, y compris à tort et à travers n'a jamais atteint le niveau de dissémination que nous connaissons actuellement. J'entends par là aussi les productions identifiées à la psychanalyse qui se perdent dans la tentation totalitaire de l'identitaire sous les formes du minoritaire, de l'identité minoritaire notamment. Autant de productions discursives, de prises de paroles parfois pro-genre qui se développent tout à fait contre le sujet de l'inconscient, volontaires pour refouler grossièrement l'horreur du politique inconscient, au profit d'une analytique acidulée où le post-structuralisme se confond avec la déconstruction vaine du langage et de l'inconscient, plutôt que de se soutenir encore de la force de la découverte freudienne, loin des performances et autres libéralisations sexuelles.

Pour élargir déjà mon propos aux points qui vont suivre, je dis que cela se faisait sans pouvoir savoir aussi bien qu'aujourd'hui ce qui de l'identitaire, non encore saisi par le savoir analytique, devait après le réel des camps, être engagé dans notre corpus théorique afin de ne pas passer à côté d'une articulation essentielle des identités avec les identifications que notre abord du trauma peut saisir dans l'Actuel. Il ne suffisait plus de croire en la seule déconstruction de l'identité par la cure au profit d'une pensée renouvelée des identifications (dont nous savons combien elle libère cependant quantité d'enjeux inconscients parfois fixés dans des réalisations morbides). La massification de la mort à échelle industrielle opérant par la tentative d'effacement des lieux, lieux-corps, lieux-nom, et même lieux-mort nous a engagés vers la considération du trauma plus encore que Freud nous y avait conviés et guidés, là où le trauma ne trouve pas de bord, là pourtant où il fait les frais d'une objectivation fascinée. Ici le genre peut nous aider à situer le littoral où il faut renoncer à la stricte frontière et rejoindre l'épaisseur de la langue qui laisse au signifiant le soin de ne pas trop coller au signifié — de ce point de vue, les cures menées actuellement avec les migrants arrivés jusqu'ici sont un enseignement précieux et des rencontres bouleversantes. *La lalangue* de chacun. e, comme

celle de la jeune enfant venue de Roumanie (exposé d'hier) nous prévient d'une croyance nucléaire dans le signifiant objet d'équivoque thérapeutique, telle que l'on voit s'exercer parfois une exagération lacanistique visant la stimulation du signifiant comme s'il s'agissait d'un organe dont il y aurait à espérer quelque production substantielle à force de le branler.

Il était temps, donc, que le signifiant genre vienne représenter et faire fonctionner cet identitaire dans le discours sur les sexualités afin d'ouvrir un nouveau chemin vers les enjeux du sexuel là même où l'empire de la subjectivité avait, depuis les années 1930, jeté les prémices du règne de l'Égo, entre politique fasciste et autoritarisme psychologique. Ainsi, par le genre peuvent être isolées et saisies, donc traitées quelques conséquences et certaines évolutions des effets de la psychanalyse naissante, les effets de transfert hors cure que la mise en circulation des premiers savoirs sur le sexuel avait dès le milieu du XX^e siècle, commencé de produire. Cela a débuté avant que les analystes puissent le savoir (n'oublions pas le neveu de Freud et sa théorisation de la propagande, ainsi qu'Erikson et sa théorisation de l'identité comme crise depuis son expérience analytique qu'il espérait faire mentir en affrontant les déterminants sociologiques). Que le genre ait émergé et que nous puissions l'accueillir et le penser depuis l'expérience analytique est une chance de rejoindre la subjectivité de notre époque, et d'assumer la réinvention perpétuelle de la psychanalyse, de nous avancer encore au-devant de ce que le sexuel freudien nous donne à éprouver avant de le connaître, ce qui du réel tend à traiter le symbolique, afin que l'expérience du savoir contredise encore le savoir de l'expérience. C'est aussi une possibilité de ne pas éviter les conséquences de l'apparition préalable du signifiant « sexualité » fin du 19^e siècle, sexualité dont Lacan dira au milieu des années 1970 que nous n'avons pas encore commencé de dire ce que c'est depuis l'expérience de la psychanalyse.

Vers l'identitaire, entouré de trois figures de langue

Il me revient, désormais, en cause de vous, d'apporter aujourd'hui ce post-scriptum au texte du livre que j'ai écrit, en repartant des derniers mots de cette conclusion. Un post-scriptum qui donnera des précisions, finalement, au projet politique qui m'occupe quand je m'occupe du genre, ainsi qu'il me l'avait été demandé, avec tant d'insistance par l'institution universitaire désireuse de connaître mes ambitions idéologiques en ce domaine. Je répondais alors que je n'avais de projet politique, laissant à l'inconscient l'opportunité du politique et espérant éviter d'aboutir à une conception du monde fondée sur une psychanalyse du genre dont j'ai le plus grand mal à reconnaître les qualités.

Depuis, j'ai découvert que l'on me classe volontiers, et avec la plus grande facilité, dans la catégorie des analystes « militants ». J'ai cru comprendre dans ma vie que cela était assez souvent une critique négative. Dans une certaine mesure je comprends ces remarques. Mais venant d'analystes, c'est toujours une insulte, car eux-mêmes n'ignorent pas comment se mettre au service du discours analytique empêche tout à fait de militer pour quoi que ce soit : sauf si bien sûr l'on possède la double qualité bien articulée de contrôler tenants et aboutissants. Je n'ai pas cette compétence. J'ai bien essayé, je me suis ravisé, constatant l'inconciliabilité parfaite des discours — je dis inconciliables et non incompatibles. J'ai démissionné à cette fin de l'Université, y abandonnant ma carrière naissante pour me consacrer exclusivement à ma pratique analytique, et à son écriture, et à sa transmission.

Pour étayer ceci, je suis passé tour à tour, ces dernières années, par plusieurs points que je ne détaillerai pas tous aujourd'hui, mais que je dois vous annoncer tout de même, car ils disent les coordonnées de mon cheminement : 1 — point de départ à l'issue du livre, le destin de l'identité avec le genre gay à partir de la clinique du Chemsex, 2 — puis, l'expérience de la passe et le destin de l'agressivité dans le collectif, 3 — dans le même moment, le rapport entre démenti et ségrégation à propos de la guerre d'Algérie, la Shoah et les terroristes djihadistes. Ces questions m'ont soutenu pour avancer d'un pas supplémentaire, au-delà de celui où je m'étais arrêté afin de situer l'enjeu d'une définition de l'identitaire et de ses managements

cliniques. Ceci pour questionner ce que les analystes peuvent faire de l'identitaire : par exemple, une figure imaginaire comme l'on a vu fleurir certaines interprétations des parcours de radicalisation, ou bien un enjeu symbolique comme matière à institutionnaliser le discours sur la psychanalyse, notamment avec le genre ou d'autre mantra rhétorique visant la copulation de la politique en expérience et l'inconscient en tant que le politique. Ces exemples me paraissent importants, car ces stratégies sont parfaitement motivées par la politique en expérience, quitte à refuser l'inconscient politique et ses incorrections depuis la psychanalyse en expérience.

Non que la rhétorique ne m'intéresse, mais ce que l'énoncé prête au sujet du dit demeure tout de même bien différent, voire contraire, avec le sujet d'un dire dont l'énonciation est le souci politique du discours issu de l'expérience de l'inconscient. Cette divergence tient, je crois, et dit son intérêt pour les analystes, au défaut d'examen du rapport signifiant/performatif qui n'est pas encore tellement engagé dans notre champ : il pourrait nous éclairer pourtant sur le distinguo entre le sujet que le signifiant représente pour un autre signifiant, et le sujet que le performatif représente pour le sujet lui-même. Plus loin, il nous éclairerait sur leur divergence de destin quant à la subjectivité, et à la constitution du lui-même aussi, qui écarte radicalement la performativité d'une possible élaboration analytique. Cette piste de travail est d'autant plus importante que fleurissent en grand nombre, à la suite des tentatives de déconstruction du genre perçue au tournant des années 2000, des tentatives d'inversion de l'algorithme Saussurien renversé par Lacan vers une nouvelle position singeant son retour à la première version là où il ne peut y avoir qu'une troisième position : autrement dit, des tentatives d'appliquer aux signifiants non plus la loi du signifiant, mais celle du signifié, comme s'il était aperçu que le signifiant lui-même pouvait subir l'inertie et la cinétique de la langue là où la lettre ne ferait plus écriture. C'est un phénomène tout à fait passionnant, personne ne peut dire ce qu'il va nous apprendre. Il s'y trouve une sorte d'autopsie ante-mortem de la performativité par redoublement de la performativité, qui ne nous permet pas de seulement regretter comme à notre habitude la dégénérescence de la fonction du nom, mais d'aller plus loin dans cette ouverture sur la structure du langage que le sexuel reparaissant à la réalité vient projeter du réel non symbolisable, mais pas impraticable entre forme et matière. La vérité elle-même ne tient plus à la surface de l'énoncé où le performatif l'isolait par delà le contenu manifeste de la parole, et doit alors être commentée, et interprétée, en continu par les analystes à la tâche. Pas moyen de confier au mot le soin de suturer la course du signifié. Par exemple (observé récemment à la télévision), contester l'automatisme de l'identification/assignation par « homme » d'une personne ayant l'air d'en être un est une chose tout à fait intéressante, mais viser de rendre cette possibilité fondamentalement injustifiée flirt avec la supercherie : personne ou presque, pas même l'expression queer n'entend contester l'opportunité du mot pour dire, ni le pouvoir du signifiant à circonscrire l'impossible — au moins temporairement. Il y a sans doute dans ces explorations créatives une réinvention de la nécessité langagière, et c'est tout à fait saisissant que cette réinvention s'opère depuis l'expression du positionnement subjectif dans le paysage sexuel, depuis l'expression de l'identité dite sexuelle ou de genre : cette source des mots identifiée par Freud comme vestiges des choses du sexe et des actes qui leur sont liés.

Quant à la radicalisation, plus loin de la flambée imaginaire empruntée d'interprétation idéaliste dont les médias et quantité d'analystes nous ont rassasiés, mon expérience clinique m'a davantage conduit à considérer cette tentative de réduction du signifiant au radical qu'est la radicalisation avec la perspective du processus ségrégationniste des démentis de l'Histoire. Tentative interrogeant la source même du langage et sa capacité à engager Dieu comme nécessité que la levée des démentis a fait reparaître avec éclats dans la réalité devenue surface de projection du savoir autrefois refusé. Ainsi je pense que c'est au réel de la Guerre d'Algérie refusé par l'héritage des démentis du réel de la Shoah que la radicalisation fait appel, et à quoi elle donne une interprétation à ciel ouvert, en chair et en os. Pour situer mon propos, je ne peux que vous renvoyer sur ce point au texte que j'ai consacré aux frères Kouachi et à la cité La Muette de Drancy où mes premières années d'éducateur de rue se sont déroulées en partie. Il a pour titre *Saïd ou les fantômes de*

l'Empire. Ce n'est pas un article que je vous recommande pour sa facture, elle est maladroite, mais pour son fond. J'y raconte comment un éducateur breton monte à Paris, s'engage dans le travail de rue auprès de toxicomanes à Drancy notamment, et tombe nez à nez avec le camp de Drancy des livres d'Histoire, puis avec des inscriptions manuelles de juifs prisonniers laissées elles aussi à l'oubli dans les caves de cette cité depuis que des Arabes, des pieds-noirs y ont été logés en toute hâte par les pouvoirs publics. C'est une interprétation située me direz-vous. Certes, mais comment pourrions-nous supporter de contribuer, sur ces questions si violentes, à l'accumulation universaliste à laquelle nous assistons de la part de nos éminents collègues épris de fantasmes de traitement d'un tel phénomène comme s'il était entendu que nous lutterions à présent pour l'éradication du symptôme.

Ainsi l'identitaire se trouve dans mon cheminement situé par trois figures de langue que je désigne par *radicalisation*, *rhétorique* et *analytique*, que j'ai couchées dans un tableau (Cf Annexe) faisant suite à celui où je situais genre, sexe, et sexuaction avec les trois registres borroméens. Il s'agira cette fois de situer l'identité, l'identification et l'identitaire avec ces registres également.

Quelques mots cliniques à ce propos. En prenant appui sur le travail analytique avec des patients adeptes du Chemsex, tous identifiés comme gay. Avec eux, c'est à l'identité épinglée que je me suis confronté, lorsque même les identifications semblent inamovibles au point que l'intervention clinique paraît impossible, inutile, réduite à plus simple expression.

Trois apparitions distinctes de l'identitaire comme lieu : les fonds de l'Océan, la communauté sexuelle (gay, école d'analyse) et la cité Muette de Drancy. Trois lieux où l'identitaire m'est apparu, en vestige fétiche des morts passés dans les dessous à l'occasion d'un démenti. L'objectivation du trauma, que l'effort de subjectivité réalise souvent, organise et signale le démenti du réel des corps des morts.

Reprenons le chemin de l'identitaire à partir de l'identité. Divers phénomènes identitaires apparaissent tant à propos des identités sociales que politiques, culturelles, nationales, religieuses ou génétiques : des dés-identifications, des suridentifications, des réifications identitaires, des refoulements intracommunautaires, des ségrégations, mais aussi des émergences minoritaires et de nouvelles identités hybrides. Ces phénomènes prennent forme sous les traits des nouveaux parias sexuels, des intégrismes religieux, des mouvements sectaires, mais aussi des nouvelles identités de filiations, de parenté transgenre, par exemple. Chaque fois, c'est l'identité qui est défendue, détruite, reconstruite ou revendiquée.

Alors même que le besoin de reconnaissance de l'individu et du sujet se maintiennent, l'identité semble désormais plus difficile à construire, plus exposée aux tremblements, plus facilement en souffrance. Elle se révèle être un mode actuellement privilégié de représentation du sexuel dans le social, avec l'exposition délicate que cela induit, et les défenses psychiques que cela déclenche. Avec l'identité toujours en crise, le sujet se confronte à son individuation et à la représentation de celle-ci, entre mêmeté, double et stricte différence. La détermination inconsciente du sujet croise à l'identité les enjeux sociaux et culturels de l'individu. Tous invitent à penser ce rapport renouvelé que l'identité entretient avec la nomination et ce qui fait trou dans le savoir. Car le risque d'être absorbé par la folie du monde exige du sujet qu'il renouvelle ses investissements libidinaux pour survivre et s'adapter. Avec eux résonnent et s'aménagent l'organisation psychique et ses processus.

Là est l'identitaire. Il est ce qui assène à l'identité ses obligations d'absorption et de rachat de créances ; il est celui qui lance des offres publiques d'achat agressives à l'endroit de ce qui valait autrefois comme caractères, alors dévoyé en accessoires de personnalités. Où s'invitait la possibilité de l'introspection — jusqu'au désir d'analyse — s'impose la customisation, l'accumulation des particules éphémères, de

territoires imaginaires à posséder — comme si cela était possible. Ainsi demandons-nous si le genre ne marque pas une crise identitaire de la psychanalyse, une crise de l'identitaire face à la psychanalyse.

Des nouvelles subjectivités apparaissent sous l'insistance des crises identitaires qui marquent l'évolution du symptôme. Elles ne suffisent pas toujours à maintenir la cohérence nécessaire tant à l'individu qu'au sujet. Elles déterminent aussi, par ces écarts, les passages à l'acte allant des simples régurgitations de haine jusqu'aux crimes de sang perpétrés au nom de l'identité. Ceci porte à décrire les conditions actuelles, nécessaires à l'édification d'une identité de séparation salutaire, en regard de l'identité aliénante qui pousse à la folie, à l'inhibition ou à la mort.

L'identitaire, trauma et facteur

Après ces considérations rapides, en plus d'être la substance de la crise d'identité, l'identitaire se révèle être un nom du « facteur », dont Freud dit que le patient éprouvé, par l'analyse, amené au point du biologique faisant roc a à se situer vis-à-vis de lui.

Dans la dernière partie du développement de l'article *L'analyse finie et infinie*, Freud avance sur la bisexualité psychique et le « refus du féminin » chez les deux sexes, et conclut : « Il ne peut pas en être autrement, car pour le psychique le biologique joue véritablement le rôle du roc d'origine sous-jacent. Le refus de la féminité ne peut évidemment rien être d'autre qu'un fait biologique, une part de cette grande énigme de la sexualité. Dire si et quand nous avons réussi dans une cure analytique à maîtriser ce facteur sera difficile. Nous nous consolons avec la certitude que nous avons procuré à l'analysé toute incitation possible pour réviser et modifier sa position à l'égard de ce facteur! » C'est à la fois la reconnaissance d'une impossibilité du travail analytique à conduire l'analysé au-delà d'un certain point, et tout en même temps la recommandation à ce que l'analyse soit en mesure d'offrir à l'analysé la possibilité d'y parvenir et de s'y situer en son propre nom. Ne faut-il pas considérer que le « roc » est tout à la fois insurmontable et dépassable ? Il est, en effet, la marque d'un inaccessible du sujet, dont, par l'analyse, peuvent être entendues les coordonnées de son agencement historique. Cela au point de permettre au patient, lui-même, d'envisager un possible changement de position à l'égard de ce facteur et de disposer d'un nouveau degré de liberté relatif, par lui-même, et d'une certaine manière d'en disposer relativement. Ceci est d'autant plus envisageable si l'on admet l'effet de la traduction des termes *gewachsener Fels* et *gewaschsener Felsen* employés par Freud, qui sont bien mieux traduits par « entrelacs », « pli » ou « littoral » à propos de ce qui demeure du psychique et du corporel entremêlés². Il est par conséquent impropre de parler de « roc de la castration », car cette expression fait tenir l'illusion d'un élément tangible et imaginairement repérable avec les qualités d'un curseur, quand Freud emploie à dessein des termes ouvrants au tricotage, à l'entremêlement et à l'épissure plutôt qu'à la césure.

Il n'y a certes pas d'espoir d'éliminer le facteur, le littoral irréductible, mais les productions psychiques qui en ont résulté peuvent à la fin de l'analyse, être reconsidérées ; un espace s'ouvre. Ce facteur, qui fait apparaître que la différence sexuelle soutient et permet l'émergence du sujet lui-même par la reconnaissance de celle-ci, a joué un rôle essentiel dans cette œuvre nécessaire et clivante. Il peut, maintenant, à l'occasion de l'analyse être regardé autrement par l'analysé. Entendons ici la possibilité d'un positionnement nouveau du sujet vis-à-vis de ce facteur : la différence sexuelle originaire où le sujet se différencie sexuellement

¹ *Ibid.*, p. 268. C'est moi qui souligne.

² J'ajoute cette référence découverte longtemps après, de Ferdinand Scherrer, qui partant du texte original conforte la gesticulation que nous avons menée depuis la traduction française porteuse de trouble. Scherrer Ferdinand, « « Le roc... » », *Essaim* 2/ 2011 (n° 27), p. 83-99.

d'exister comme un. Surgit alors la possibilité de le réintégrer dans une élaboration analytique capable d'en donner une version différente de celle dont on avait trouvé la trace dans l'analyse, génératrice de plus de division que d'union.

Par l'analyse est rendue à l'être sexué la possibilité de penser sa constitution personnelle historique depuis et dans la différence sexuelle. Le genre, de nos jours, donne figure à ce facteur : ce reste fondateur du différent faiseur de soi. Il se présente comme un leurre efficace du facteur insaisissable qui, le temps de faire semblant, peut servir des créations sexuelles. Avec lui s'invente la sexualité où la pratique vient offrir un confort aux savoirs de l'analysant dé-genré — à entendre désormais comme ayant déconstruit son genre donc, ayant suspendu grâce à cela son sexe et ce faisant, ayant ouvert un chemin jusqu'aux coordonnées de sa sexuation. Car le genre permet de suspendre le sexe — l'extraire de toute bordure ontologique —, ce qui rouvre la voie vers la sexuation.

Changer de position vis-à-vis de ce facteur serait de ne pas refuser le féminin, qui cette fois trouve une définition audacieuse : désignant ce qui demeure irréductible au sens — donc du réel —, a contrario du symbolique, toujours prompt à recouvrir le réel, cet impossible dont le sujet, par l'analyse, se serait inventé une pratique et des savoirs, pour continuer d'avancer encore au plus près de l'impossible, pas sans faire avec l'impossible.

Aujourd'hui, je préciserai l'affaire en disant d'une autre manière que ce facteur est le trauma auquel Laurence Kahn fait référence dans le texte de présentation de notre matinée. Il est l'instance du trauma par le sexuel que le sujet s'emploie à investir dans diverses opérations susceptibles de donner à cette instance un objet et le processus qui lui sied, visant quelques apaisements pulsionnels au passage.

Le rachat de créance que je formulais, à propos de l'identitaire et l'identité, me semble bien pouvoir se loger au lieu du trauma faisant source de son érection, et définissant les coordonnées de sa trajectoire par le crédit que le désir lui fait. Une créance de l'identité à l'identitaire que ce dernier somme de racheter sitôt accordée la valeur en actif. L'identitaire ayant fait crédit à l'identité lui réclame le rachat comme s'il elle n'était pas simple débitrice tenue de rembourser, mais une endettée par principe insolvable. C'est que l'identité est effectivement sans solvabilité pour l'identitaire, elle doit faire racheter sa créance par un tiers, et c'est à l'individu qu'elle épingle qu'est soumis le paiement, c'est lui qui doit le supporter. Filer la métaphore capitaliste me semble ici pertinent pour éclairer les rapports de l'identité et des individus, distinctement des investissements identitaires déterminés par la libido héritière du trauma.

Le choix du sexe, pour un sujet, n'est pas un acte clôt. Il est continu, plus ou moins perceptible dans la réalité, toujours à l'œuvre au réel, parfois sensé. Le renoncement qui lui est lié, comme à tout choix qui procède d'un renoncement, est répété comme se répète ce que le sujet subit quand il consent à l'acte analytique pour l'analyste — qui ne cesse pas d'être soumis à sa logique au cours de sa pratique — : une destitution fondatrice bien au-delà du seul franchissement de l'imaginaire.

Rejoindre la subjectivité de son époque

Au-delà des questions relatives au *genredesexe*, ces considérations sur l'identitaire ont un mérite essentiel, celui de préciser ce que rejoindre la subjectivité de son époque peut bien vouloir dire et les formes que cela prend aujourd'hui depuis l'expérience de la psychanalyse, ou au nom de la psychanalyse.

Rejoindre la subjectivité de son époque n'est pas transplanter le discours psychanalytique depuis l'ère du sujet vers celle des subjectivités. Bien au contraire il s'agit plutôt, à mon sens, de soutenir le discours psychanalytique malgré d'autres discours — qui réservent au sujet d'autre sort —, dont notamment celui de

lui substituer les subjectivités vues comme des expressions exemplaires dudit sujet qui, du reste, à ce stade ne relève plus de l'inconscient ni de la psychanalyse, et pas davantage de la philosophie même foucauldienne, selon mon interprétation (Foucault mérite mieux que cela).

Rejoindre la subjectivité de son époque en n'opposant pas de démenti au sujet est une visée pour l'analyste, car la subjectivité de l'époque n'est pas celle de l'individu (singulier et pluriel) ou celle du sujet que la philosophie, par exemple post-moderne, a mis en avant. Celle de l'époque, visée par Lacan, dans un moment post-structuraliste pour lui aussi, dépasse celle de l'individu pour faire valoir que le collectif n'est que le sujet de l'individuel, où il convient dès lors de viser le sujet de l'inconscient pour donner une chance à l'individu de rejoindre son époque subjectivement. Cela n'est pas, pas du tout, offrir au sujet l'appui de la subjectivité, encore la sienne propre, car celle-ci encombre l'ère du sujet et la liberté de l'individu, et sa possibilité de vivre collectivement tout en ayant le merveilleux appareil de la libération de soi — cache-misère du libéralisme appliqué au soi. Les délices communautaires où fleurissent toutes sortes de refoulements et de mises à l'oubli des morts sur quoi se fonde l'identité triomphante, l'identité sexuelle ou religieuse par exemple, en sont des exemples cliniques quotidiens que nous n'avons pas fini d'explorer.

Avec le peu de recul dont je dispose actuellement, sur mes recherches à propos du genre depuis l'expérience de la psychanalyse, m'apparaissent peu à peu les contours d'une discussion qui n'a pas à encore eu lieu pour moi, celle du projet politique qu'il y a à s'occuper de cet objet dans ce champ clinique et théorique. Je dis qu'elle n'a jamais eu lieu, car du politique, dont Lacan, entre autres, a pu dire qu'il est de l'inconscient, la politique qui s'y lie et accueille le genre s'est toujours dérobé, il me semble, à l'examen de son horizon idéologique en regard de la clinique psychanalytique. Les considérations socioculturelles de certaines élaborations psychanalytiques, acquises au refus politiquement correct de la critique des identités et des subjectivités, n'a finalement pas cessé depuis quinze ans environ de surtout ne pas prendre le risque d'accueillir, métapsychologiquement, le genre pour en rendre compte depuis l'expérience de la cure, de ce que les crocs à venins de l'invention freudienne allaient en faire savoirs, morts ou vifs. Ceci, sans doute possible, pour tenir l'exigence d'acceptabilité libérale que le discours ambiant — discours capitaliste si l'on veut, ou néo-discours du maître capable de corrompre tant et plus le discours universitaire — exige du *discours psychanalytique institutionnel*, notamment celui tenu depuis l'enceinte universitaire, mais pas seulement, car il est aussi souvent mêlé au discours des sociétés analytiques, ou bien même des écoles de psychanalyse.

Comment comprendre l'émergence récente d'une psychanalyse dite queer, d'une psychanalyse mineure ainsi qu'elle est qualifiée, mais aussi des plaidoyers visant à attribuer le prix de la subversivité à la psychanalyse plutôt qu'aux *Gender Studies* comme s'il fallait s'assurer du tranchant freudien, sans parler des procès à charge développés sur Judith Butler dans une confusion souvent assez crasse, ou bien encore la constitution de cette liste de « psys safe & inclusifs » ? Toutes ces tentatives d'articulation et de négociation de places dans le savoir sont des formes d'ânonnements, de tâtonnements identitaires, des errances du statut du trauma de la part de clinicien. ne. s que le réel du savoir dégagé par la cure ne soutient pas, ne soutient plus lorsqu'il s'agit de se rapprocher du risque de la subjectivité de l'époque. Je laisse de côté les interprétations possibles des causes de cette situation. Ces propositions dites analytiques, post-modernes c'est le moins que l'on puisse dire, ou bien disons post-analytiques, brouillent encore davantage les choses pour celles et ceux qui viennent consulter, elles écrasent des aspérités autant qu'elle bouchent des trous où pourtant nous trouvons si souvent les coordonnées d'accrochage ou de faufilage du discours quand il vient à recevoir cette coupure que la fonction de l'analyste active. Il ne s'agit pas seulement de désaccords théoriques, mais de positionnement éthique quant à la psychanalyse, car certains sujets témoignent des dégâts que ces ersatz analytiques encouragent comme débridements défensifs et autres passages à l'acte. Et ceci ne concerne pas uniquement

les propositions qui émanent de l'Université, mais plus largement des discours déterminés par l'Institution, y compris lorsqu'elle est dite psychanalytique.

Conclusion

Bien souvent le genre dans l'analyse, son maniement dans la cure, concourt à l'appropriation du fantasme, à son établissement dans la parole et ce sont autant de constructions nécessaires à l'avancée du processus analytique. Des transitions nécessaires à celles et ceux qui s'y engagent, il fait souvent apparaître que l'analyse n'est pas intéressée par ces projets analytiquement parlant, tout simplement parce que celles et ceux-là qui s'y engagent n'en sont plus à devoir se saisir du genre pour construire ou défaire quelque chose, la cure fera autre chose les concernant. Parfois, si le sujet s'engage de rejoindre ce savoir dégageable avec le genre en étendard il ou elle ne reste pas, car à rester c'est le genre objet imaginaire qui est mis à mal en même temps que l'identité, et l'identification critiquée par le sexe objet symbolique qui ne disparaît pas et qu'il faut réinvestir autrement. L'identitaire peut, si l'analyste y consent, soutenir l'élaboration du sexuel en ne rejetant pas l'impossible de la sexualité comme objet. Cette opération est possible, si l'identitaire s'en fait le lieu pour l'analyste, s'il est reconnu comme ce lieu qui n'est pas une place subjective : il n'y a pas d'intérêt analytique ou thérapeutique à subjectiver le lieu du trauma, d'autres créations s'imposent à partir de lui, dont toute œuvre visant la qualification des ségrégations et la levée de démentis. C'est bien un enjeu de fond actuellement très important, dans la « clinique du genre en psychanalyse », que le sort réservé au constat que la sexualité n'est toujours pas pour le sujet une occasion d'interpeller le biologique, quand bien même le genre est occasion d'une reprise de l'anatomie. Le maniement du genre, tout comme le maniement d'objet topologique avec des enfants psychotiques, par exemple, ou le maniement des mots contribuent à la constitution du transfert. C'est à cet endroit-là, depuis les entretiens préliminaires, que le genre peut être accueilli tel qu'il est dit, et pour ce qu'il n'est pas dans ce dire, pour ce qu'il n'est pas encore.

Aussi, ni mineure ni majeure, la psychanalyse a autre chose à faire que de se mêler à l'affaire qui affole le social, ni la commenter ; elle doit accueillir le social en le rejoignant, là est sa pratique sociale, ce n'est pas s'y confondre, ni s'affairer, sinon comment ferait-elle ouverture une fois fondue ou distordue dans un discours qui n'est pas le sien ? Elle peut détonner ou mourir. Car reste que la vie échappe au vivant.

Références

Le sexe réinventé par le genre, une construction psychanalytique (préface de Joan W. Scott) coll. Scripta, Érès, 2016.

« Saïd et les fantômes de l'Empire. De la ségrégation et ses rapports avec le démenti », *Carnets de l'École de Psychanalyse Sigmund Freud*, n° 105, 2017, p. 47-63.

La psychanalyse : anatomie de sa modernité

Le genre des sexes fini et infini ou Du genre à l'identitaire

Définition du genre (2013)

Le genre est la limite située à la fois à l'extérieur et à l'intérieur du sexe, le littoral ou la marge du sexe capable d'en révéler la profondeur de champ. Le genre apparaît sous l'effet du sexuel ; il interroge les savoirs inconscients de la différence sexuelle, et fait vaciller les identifications jusqu'à leur renouvellement. Ainsi, le genre défait le sexe et crée le sexe dans l'entre-deux de son trouble intermittent, à l'instant de stabilité où il s'éprouve.

Repérage du genre, sexe, sexualité (2013)

	Imaginaire	Symbolique	Réel
Genre	objet	processus	instance impossible
Sexe	instance	objet	processus impossible
Sexualité	processus	instance	objet impossible

Repérage de l'identitaire, identité, identification (2018)

	Imaginaire	Symbolique	Réel
Identité	Objet	Instance	Processus impossible
Identification	Processus	Objet	Instance impossible
Identitaire	Instance	Processus	Objet impossible (objet a)

• Figure langue	• Radicalisation	• Rhétorique	• Analytique
•	• (figure du Discours du	• (figure du Discours de	• (figure du Discours de
•	• Maitre)	• l'Université)	• l'Analyste)
•	•	•	•

Références

Le sexe réinventé par le genre, une construction psychanalytique (préface de Joan W. Scott) coll. Scripta, Érès, 2016.

« Saïd et les fantômes de l'Empire. De la ségrégation et ses rapports avec le démenti », *Carnets de l'École de Psychanalyse Sigmund Freud*, n° 105, 2017, p. 47-63.

Publications disponibles : www.vincentbourseul.fr